

paraît s'être principalement dévoilé dans la session de cette année : c'est que les Jésuites ne sont qu'un prétexte, et que s'ils étaient renvoyés aujourd'hui, il s'ensuivrait seulement de leur absence que la situation actuelle des choses resterait ce qu'elle est, c'est-à-dire que les cantons conservateurs n'en resteraient pas moins exposés aux hostilités du radicalisme. On l'a dit nettement : il ne s'agit pas de l'expulsion des Jésuites ; il ne s'agit ni de pacte, ni de morale privée, ni de principes politiques ; il s'agit de renverser les cantons conservateurs, en commençant par Lucerne. — Un autre argument des plus étranges a été employé contre les Jésuites ; ils n'ont pu, dit-on, empêcher les révolutions de Fribourg, de Valais et de Lucerne. C'est que sans doute le radicalisme est plus fort qu'eux, et pourquoi, dans ce cas, s'effrayer si fort de leur présence ?

Le *Constitutionnel Neuchâtelois* fait remarquer que tout ce qui, en diète, a été allégué contre les Jésuites, est emprunté à d'autres siècles et à des pays étrangers :

« L'on a entendu citer Louis XIV, l'Édit de Nantes et sa révocation, la marquis de Pompadour, le marquis de Pomhal, le bref de Clément XIV, que l'on s'obstine à qualifier de bulle, et jusqu'aux ouïsses de l'empereur Alexandre, le tout pour convaincre la Suisse que les Jésuites sont dangereux pour elle. De la Suisse elle-même et de l'époque actuelle, en ce qui tient à la présence des Jésuites sur son territoire, pas un seul mot, pas un fait, pas un document. »

Une autre feuille protestante de Suisse fait, à ce sujet, les réflexions suivantes :

« Triste situation, lamentable destin de notre protestantisme, s'il est vrai qu'il soit réduit à trembler devant une poignée de Jésuites désarmés ! S'il en est ainsi, qu'on lui ferme la bouche le plus tôt possible, afin qu'il cesse de protester. Mais admettons que les Jésuites soient nos ennemis. En quoi le sont-ils ? Sont-ils nos ennemis politiques ? ne sommes-nous pas les plus forts ? Sont-ils les ennemis de notre protestantisme ? mais n'avons-nous pas notre Évangile, nos prédicateurs, nos écrivains ? N'ayons donc pas de ces peurs enfantines. Qu'il nous soit permis de le dire : Tous ceux que les Jésuites ont mangés vivent encore. Les catholiques, au contraire, qui en Suisse ont été persécutés, dépouillés et volés par les radicaux, et qui, jusqu'ici, n'ont pu parvenir à récupérer leurs propriétés, ceux-là ne sont pas des fantômes. La peur qu'ont des Jésuites les protestants Suisses n'est que le produit d'une imagination exaltée et de préjugés reçus dans une éducation vicieuse ; c'est une peur fantastique, une puérile terreur de revenants ; or la peur des revenants n'est qu'une superstition. Mais le mal qui a été fait aux catholiques, surtout en Argovie, par les protestants radicaux, n'a rien d'imaginaire ni de superstitieux ; c'est une réalité, c'est une vérité. »

* Nous recommandons particulièrement ce passage d'un journal protestant aux méditations de nos prétendus libéraux français.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

— Nous apprenons avec plaisir que la sentence de Robert qui devait être pendu à trois-Rivières aujourd'hui a été commuée hier en une réclusion perpétuelle dans la pénitencière de Kingston.

Revue Canadienne.

— Un enfant de 10 ans, fils de William Boa de St. Laurent, a été tué mardi dernier par un cheval. L'enfant le conduisait à l'eau, quand le cheval se retournant brusquement, le renversa, le soula aux pieds avec tant de cruauté que l'enfant expira immédiatement.

Idem.

Terremote. — La législature de cette île est convoquée pour le 1er décembre.

La reconstruction et l'amélioration de la ville de Saint-Jean paraissent avancer avec rapidité : cependant quelques-uns des journaux se plaignent de la lenteur du gouvernement colonial.

Une pétition a été présentée à l'administrateur du gouvernement par les habitants du Port-de-Grace, qui estiment à £3000 leurs pertes causées par les tempêtes récentes.

Canadien.

Une femme journaliste. — M. Moody, éditeur du *Morning News* de Charlottetown (île du Prince Édouard), vient de mourir. Mlle Moody, sa fille, prend le fauteuil éditorial. On vante beaucoup les talents de cette jeune dame pour remplir un tel emploi.

Idem.

Un fortuné journaliste. — M. James William Scofield, éditeur de *Morning Star* de New-London (Connecticut), vient d'hériter d'un oncle, mort garçon dans le nord de l'Ecosse, d'une fortune évaluée à 180,000 livres sterling.

— La pêche du maquereau a été très abondante cette année sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse. Il se vend frais sur le marché d'Halifax, au sortir du bateau, 1d. à la douz., et il faut environ 20 douz. pour remplir un baril. Il revient salé, à 1 s. le baril environ.

Idem.

Beaux-arts. — Le goût de la peinture se développe à Québec d'une manière assez remarquable. Cette ville a déjà produit un bon nombre d'artistes indigènes dont les œuvres sont admirées, non seulement par leurs compatriotes, mais par les connaisseurs étrangers. Nous pourrions citer les noms des Légaré, des Plamondon, des Hamel et autres, qui attestent que chez les Canadiens il existe une aptitude peu commune pour les arts et les sciences, et pour l'art de la peinture en particulier. Ce qui a dû contribuer sans doute en partie au développement de ce goût de la peinture à Québec surtout, c'est que cette ville a l'avantage de posséder des collections de tableaux, exposés

à la vue de tous dans ses églises, comme il est rare d'en trouver dans les villes d'Amérique.

Nous avons eu le plaisir, il n'y a pas longtemps, d'annoncer le retour à Québec d'un jeune peintre canadien, M. Théophile Hamel, qui venait de compléter avec distinction ses études artistiques à Rome, à Florence, etc. Nous pouvons aujourd'hui annoncer le départ pour l'Italie d'un autre jeune Canadien de cette ville qu'un dévouement presque héroïque aux beaux-arts porte à visiter leur patrie. M. — Falardeau, commis chez M. François Parent, marchand à la Basse-ville, s'imposait depuis quelques années toutes sortes de privations, afin de se mettre en état de faire ce voyage. Ce jeune homme, épris d'un talent peu ordinaire pour la peinture, et dont les coups d'essai ont été admirés comme des chefs-d'œuvre, est parti pour Florence avec une somme de £150 qu'il était parvenu à ramasser. Il compte s'embarquer à New-York sur un bâtiment à voiles, ses moyens ne lui permettant pas de payer un passage trop coûteux à bord d'un paquebot à vapeur. Nos vœux et ceux de tous ses compatriotes l'accompagneront.

Canadien.

Mort du capitaine Pipon, du corps royal des ingénieurs. — C'est en cherchant à sauver la vie d'un pauvre jeune homme, qui aidait à le canoter sur la rivière Ristigouche, que cet officier distingué de l'armée anglaise, employé à tracer la route du chemin de fer projeté d'Halifax à Québec et la frontière en litige entre le Canada et le Nouveau-Brunswick, a perdu la sienne. Voici quelques détails sur ce déplorable événement, extraits d'une lettre de Frédéricton (Nouveau-Brunswick) du 9 de ce mois, écrite par un officier du génie qui s'est trouvé sur les lieux immédiatement après l'accident.

Le capitaine Pipon laissa l'embouchure de la rivière Kedgewick le 26 octobre, dans un canot, avec un homme du nom de Farrell, qu'il avait amené avec lui du fleuve Saint-Jean, et un jeune garçon, fils d'un des habitants des bords de la rivière Ristigouche, voulant descendre cette rivière jusqu'à Campbelltown et de là se rendre, par Dalhousie et Bathurst, à Frédéricton. Ils étaient arrivés à environ douze milles de Campbelltown lorsque, le 28 octobre vers midi, en descendant un rapide, le canot chavira. L'enfant se cramponna à l'avant et le capitaine Pipon à l'arrière du canot. Leur compagnon Farrell ayant lâché prise et essayant de gagner le rivage à la nage, le capitaine Pipon s'élança après lui et arriva assez près de terre pour pouvoir marcher la tête et les épaules hors de l'eau. Mais retournant alors la tête, il vit l'enfant, qui pouvait à peine tenir la sienne hors de l'eau, entraîné qu'il était avec le canot dans le rapide ; aussitôt, et sans proférer une parole, il se replonge dans la rivière et nage vers le canot ; mais ne pouvant pas l'atteindre, il cherche à regagner le rivage. Il avait été probablement saisi de crampes, car à peine s'était-il retourné qu'il cessa de nager, ses mains s'agitant cependant avec rapidité au-dessus de sa tête. Farrell, voyant le danger où il était, se jeta à l'eau et fit de vains efforts pour l'atteindre et le sauver. Ce n'est que trois heures après et à trois quart de mille plus bas que son corps a été retrouvé. Il a été transporté à Frédéricton et entermé avec les honneurs militaires. Son Excellence le lieutenant-gouverneur, les officiers de la garnison, et tous les plus respectables habitants de la capitale du Nouveau-Brunswick, suivaient les restes mortels de cet officier distingué, dont la mort excitera de vifs et d'unanimes regrets partout où il était connu.

Idem.

INDE.

Crise dans l'Inde. — D'après les nouvelles de l'Inde du 27 août, le Punjab était à la veille de grandes catastrophes. Conformément au traité de Kasour, c'est le 1er octobre, que l'armée anglaise devait vacier Lahore. Lord Henry Hardinge avait supposé que l'intervalle de six mois, ainsi laissé à la reine Chanda et à son ministre Lal-Singh leur suffirait pour établir solidement leur gouvernement. Il était d'autant plus fondé à le croire, que Goulab-Singh se trouvait désormais désintéressé dans les nombreuses intrigues qui avaient si long-temps agité la monarchie et que, d'un autre côté, l'armée du Khalsa avait été suffisamment châtiée pour être dégoûtée d'émeutes.

Mais Lal-Singh et la reine, au lieu de songer à se consolider, n'ont pensé qu'à mener joyeuse vie ; leur cour, protégée par les baïonnettes anglaises, n'a pas été moins dissolue qu'autrefois ; leurs orgies n'ont pas discontinué ; seulement, il y a eu un peu moins de bruit et de scandale. Jusqu'à son arrivée au ministère, Lal-Singh n'était que méprisé ; on voyait en lui un parvenu sans courage et sans mérite. Depuis, en violant tous les usages et en blessant tous les préjugés de ses compatriotes, il s'en est fait détester, et la masse du peuple n'attendait que le départ du dernier escadron anglais pour se soulever et égorger la reine avec son amant.

Lord Hardinge ne se faisait aucune illusion à cet égard. Aussi, tout en se préparant à retirer au 1er octobre la division anglaise cantonnée dans le Punjab, il rassemblait des forces considérables, tant à Feroze qu'entre le Sutledge et le Bias, pour être à même de tirer des événements le meilleur parti possible. Le soulèvement des populations contre l'autorité de la reine sera le signal de la rentrée immédiate de l'armée d'occupation à Lahore, puis elle deviendra subsidiaire, c'est-à-dire qu'elle sera définitivement installée dans le pays, dont elle constituera désormais exclusivement la force armée, et dont elle absorbera tous les revenus. « Le royaume de Lahore, disent les *Début*, aura subi ainsi la destinée commune et devra être classé dans la même catégorie que Oude, Hyderabad, Nagpore, etc., dont l'existence politique n'est plus qu'un vain simulacre, absorbée qu'elle est en effet, par la protection de l'Angleterre. »

Il en sera de même infailliblement de Goulab-Singh, que cette puissance a constitué souverain indépendant de Jambon ; ou plutôt ce personnage, s'at-